

# Visite chez Mme de Staël à Coppet et à Genève en 1808

Autor(en): **Meissner, Fr.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **13 (1905)**

Heft 7

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-14035>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

---

# REVUE

## HISTORIQUE VAUDOISE

---

---

### VISITE CHEZ M<sup>me</sup> DE STAËL

#### A COPPET ET A GENÈVE

en 1808.

Le récit qu'on va lire est extrait de l'auto-biographie du poète danois Æhlenschläger (1779-1850). Cet auteur, dont le nom et les œuvres ne sont aujourd'hui guère connus que des professeurs et amateurs de littérature universelle, a cependant joui, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, d'une grande considération, non seulement dans le Danemark, son pays natal, mais aussi en Allemagne et même dans la société lettrée de Paris. Il a publié dix-huit volumes, contenant des poésies, des drames, entre autres « Corregio », son chef-d'œuvre, comédies et tragédies, qui furent représentés avec succès sur différents théâtres. Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il a lui-même traduit en allemand la plupart de ses œuvres composées en danois. Aussi a-t-il été en relations amicales et suivies avec presque tous les hommes illustres de son temps ; il séjourna, de 1805 à 1810, à Weimar, où il se lia avec Goëthe, à Berlin, à Dresde, à Paris, en Suisse et en Italie.

A Paris, il logeait à l'hôtel des Quinze-vingt, chez une brave femme, madame Gautier, de Genève, veuve d'un pasteur, qui ne sut jamais prononcer son nom comme il faut ; elle l'appelait Monsieur Æhsleug. C'est à Paris que Æhlenschläger fit la connaissance de Mme de Staël.

« Elle demeurait près de Paris à Auberge en Ville <sup>1</sup>, car Napoléon ne lui permit pas de séjourner à Paris même. C'est là que j'allai la voir et j'y rencontrai A.-W. Schlegel et Benjamin Constant de Rebecque qui, plus tard, joua un rôle politique si honorable. Elle m'accueillit très amicalement quoique je ne parlasse encore que très mal le français, et m'invita à aller la trouver à Coppet. »

Après avoir admiré la chute du Rhin à Schafhouse, le lac de Zoug, le Rhigi, « les beaux chalets et les jolies filles suisses aux longues tresses », notre voyageur arriva à Coppet.

« Ayant fait avertir A.-W. Schlegel de mon arrivée, je fus aussitôt conduit au château par un laquais. Mme de Staël vint en souriant au devant de moi et m'invita à rester chez elle pendant quelques semaines, tout en me taquinant à propos de mon mauvais français, ce qui ne m'embarrassa nullement vu qu'elle comprenait fort bien l'allemand. Ses enfants, le brave Auguste, et sa fille, maintenant duchesse de Broglie, alors encore une fillette, parlaient même très bien l'allemand, comme Benjamin Constant et Schlegel parlaient toutes les langues également bien, et le vieux baron Voigt d'Altona, contemporain de Lessing, leur lisait Nathan. On pouvait donc dire avec raison que les Allemands avaient fait conquête de la Suisse française. L'aimable vieux Bonstetten s'exprimait aussi bien en allemand qu'en français, ainsi que Benjamin Constant qui, quelques jours après, nous lut sa traduction du Wallenstein de Schiller « racinisée... » Il y avait encore le célèbre historien Sismondi de Sismondi, excellent homme, et un comte de Sabran qui ne savait pas un mot d'allemand. Comme je restais assez taciturne pendant les conversations françaises, Sismondi disait à Mme de Staël à mon adresse : « C'est un arbre sur lequel il croît des tragédies... »

<sup>1</sup> Probablement Aubervilliers.

» Tout le monde connaît la vivacité, l'esprit et l'amabilité de Mme de Staël. Je ne sache pas de femme qui eût tant de génie. C'est pourquoi elle ressemblait plutôt à un homme avec sa taille forte et sa physionomie presque dure. Elle n'était pas jolie ; mais ses yeux bruns et brillants avaient quelque chose d'attrayant et elle possédait au plus haut degré le talent de charmer le monde. Son génie, son visage, je dirais même sa voix, étaient virils, mais son âme était bien celle d'une femme, comme elle l'a prouvé dans Delphine et Corinne. Rousseau n'a pas peint l'amour avec plus de passion. Ses connaissances, sa manière de penser, étaient celles d'un homme. Elle écrivait alors son livre sur la littérature allemande et lisait un volume par jour. On l'a accusée de ne pas avoir lu elle-même les livres dont elle parle et que Schlegel lui dictait ses jugements ; cela n'est pas vrai. Elle lisait l'allemand fort aisément ; il n'y a que la prononciation qui lui causât de la peine, c'est pourquoi, quand elle voulait me lire un passage d'un livre allemand, elle préférait le traduire d'abord en français.

» Son plus grand talent était de dire quelque chose de piquant, de sensé sur tout ce qui attirait son attention... Ajoutez à cela qu'elle était très riche, très hospitalière et donnait tous les jours de splendides dîners ; on ne devra pas s'étonner qu'elle attirât à elle et dominât les hommes comme une reine, comme une sorte de fée...»

Un jour, ayant blessé Ehlenschläger par une observation inconsiderée, et celui-ci s'appêtant, dans sa colère, à quitter Coppet, elle n'eut pas de repos jusqu'à ce qu'elle l'eût réconcilié.

« L'hiver approchant, Mme de Staël me demanda de partir pour l'Italie pendant la mauvaise saison. Elle m'engagea cependant à rester chez elle pendant l'hiver, de prendre des leçons d'italien et de passer les Alpes au printemps...

» L'hiver venu, nous partimes tous pour Genève. Comme

passé froidement et comme sur commandement. On affiche on dansait beaucoup dans les soirées, on me força de prendre des leçons de danse pour apprendre au moins la valse. J'en eus vite assez : je congédiai mon maître, un petit Piémontais, après la première leçon.

» Les Genevois sont des gens intelligents, bien élevés, sages ; mais, permettez-moi de le dire, ils ne sont ni chair, ni poisson, ni Français, ni Allemands, n'ont ni la vivacité de ceux-là, ni la rudesse de ceux-ci ; ce sont des protestants méridionaux et des aristocrates démocratiques, tout s'y une tenue réservée, et bien qu'il n'y ait pas de véritable noblesse, certaines familles tiennent beaucoup à leur origine. La société est divisée en coteries, les jeunes gens même n'ont point de relations avec les vieux ; cependant ils sont très polis, instruits et cultivés. Etant de la maison de Mme de Staël, j'avais accès à tous les cercles et je jouissais d'une franche hospitalité. Mme de Staël était fort estimée pour ses grands talents, son rang, sa fortune et le bon ton qui régnait dans sa maison : toutefois, son caractère libre et enjoué ne cadrait pas bien avec ces cercles, où elle paraissait comme une comète. Il va sans dire qu'il y avait à Genève aussi beaucoup d'hommes distingués, et le génie de Mme de Staël attirait les meilleures têtes à elle.

» Elle donnait des dîners et des soupers presque tous les jours. Comme c'était trop pour moi, je restais souvent dans ma chambre, même le soir où je préférais, aux somptueux festins de ma protectrice, un simple plat de choux à l'Hôtel de la Balance.

» Le printemps venu, je partis pour l'Italie.

» En prenant congé de moi elle écrivit les lignes suivantes dans mon album :

» J'introduis pour la première fois le français dans ce livre ; mais bien que Goethe l'ait appelé une langue perfide, j'espère, mon cher *Œhlenschläger*, que vous croirez à mon amitié

pour vous, et à ma vive estime pour l'auteur d'Axel et Valburg.»

Sismondi y écrivit :

Vas, poète, voir l'Italie !  
C'est la terre des souvenirs,  
Des arts la brillante patrie,  
Le trône enchanté des plaisirs.  
Mais aussi aux rives du Tibre,  
Pense qu'un peuple grand et libre,  
Fonda l'éternelle cité ;  
Vois ses murailles entr'ouvertes,  
Ses palais, ses places désertes :  
Tout meurt avec la liberté !

Benjamin Constant écrivit :

Un sublime essor te ramène  
A la cour des sœurs d'Apollon,  
Et bientôt avec Melpomène  
Tu vas d'un nouveau phénomène  
Enrichir le sacré vallon.»

Æhlenschläger quitta Genève le 1<sup>er</sup> mars 1809. Il a revu Mme de Staël dix ans plus tard.

Bâle, mars 1905.

D<sup>r</sup> Fr. MEISSNER.

